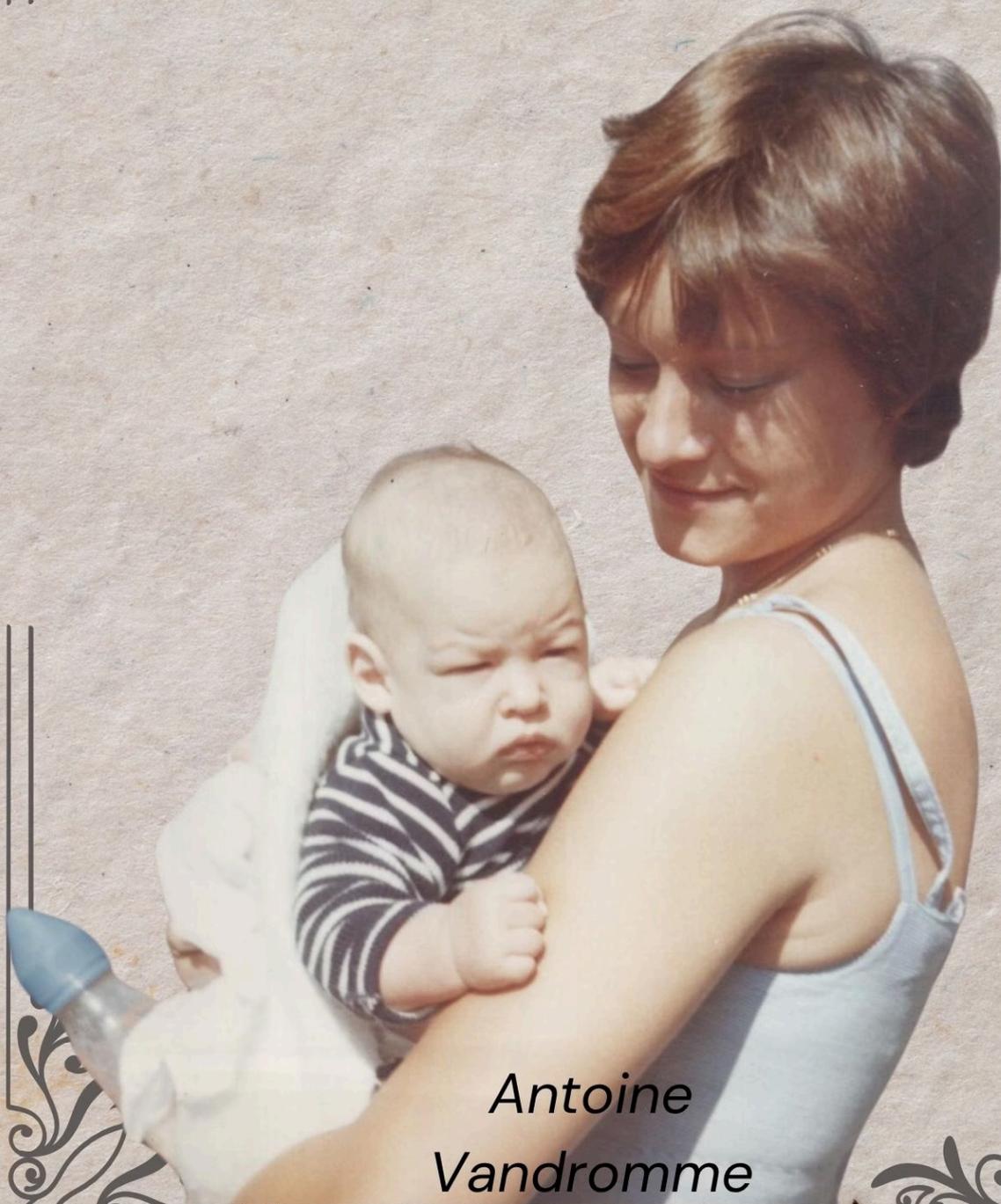


MAMAN

Ce que je n'ai jamais su te dire



*Antoine
Vandromme*

Prologue

Je t'écris ce texte à l'occasion de tes 70 ans.

Mais pour être honnête, ce n'est qu'un prétexte.

Depuis longtemps, j'avais envie de poser des mots sur ce que je ressens pour toi.

Pas un discours. Pas une lettre figée.

Plutôt une conversation imaginaire. Un échange fictif, mais profondément vrai.

Je me suis inspiré du livre *Mères et Fils* de Béatrice et Ariane Massenet.

J'avais adoré cette forme : un dialogue entre deux générations, entre deux sensibilités, entre deux manières d'aimer.

Et je me suis dit qu'il était temps d'écrire le nôtre.

Alors je t'ai prêté une voix.

Je t'ai imaginée poser des questions, réagir, sourire, te souvenir, t'émouvoir.

Peut-être que je me suis trompé sur certains mots. Pourtant j'ai pesé chacun d'entre eux.

Peut-être que je t'ai fait dire des choses que tu ne dirais pas. Peut-être que je n'ai pas la même vision que celle que tu as toi, sur toi-même. Ce n'est que mon regard de fils.

Mais ce que je t'écris, c'est ce que je n'ai pas toujours su dire.

Et ce que je ressens, profondément, depuis toujours.



Tu as évidemment le droit de réponse.

Tu as même, aujourd'hui, un petit cahier pour ça — le carnet *Maman, raconte-moi une histoire... la tienne*, que je t'offre en même temps que ce texte.

Parce que moi, j'ai raconté l'histoire que je garde de toi.

Et j'aimerais que tu m'offres, en retour, ton récit, ton regard, ton angle. Même différent. Même surprenant. Sans urgence.

Ce que je t'écris ici, ce n'est pas un hommage figé.

C'est un témoignage vivant.

Un « merci », un « je t'aime », écrits noir sur blanc.

Et surtout, c'est le bon moment.

Pas parce que tu as 70 ans.

Mais parce qu'il n'est jamais trop tôt pour dire les choses importantes.

Antoine, ton fils qui t'aime



1. Tu vas bien, mon Toine ?

FRANÇOISE

Tu vas bien, mon Toine ? Je ne parle pas du "ça va" automatique, celui qu'on échange entre deux obligations.

Je veux dire : est-ce que toi, vraiment, tu vas bien ?

ANTOINE

Je vais bien, Mamounette. Pas toujours au sens strict du mot. Il y a des jours fatigués, des jours trop pleins, des jours où je me laisse embarquer par l'agenda. Mais en vrai ? Oui. Je suis heureux.

J'ai une famille que j'aime. Une femme forte, drôle, belle, libre — qui m'a choisi et que j'ai choisie. Deux filles qui m'émerveillent autant qu'elles me challengent. Et un métier que j'ai choisi, dans une entreprise où j'ai grandi, et que j'essaie de faire grandir à mon tour.

Et dans tout ça, même si je ne te le dis pas assez, je pense à toi. Tu es là dans ma façon de rassurer. Dans les silences que je respecte. Dans les moments où je baisse un peu les armes.

FRANÇOISE

Tu ne veux jamais trop en dire. Tu minimises. Mais je connais ton regard quand tu es inquiet.

Tu ne peux pas me le cacher, même au téléphone.

ANTOINE

Tu vois, c'est pour ça que j'aime t'avoir au bout du fil. Tu n'as pas besoin que je t'explique. Tu entends entre les mots. Et ça, c'est un luxe.

J'espère que mes filles auront ça un jour. Cette espèce de lien sans formulation. Ce "je suis là" qu'on n'a pas besoin d'écrire.

FRANÇOISE

Et tu n'as jamais manqué de le rappeler, à ta façon. Même avec tes petites piques, même quand tu m'agaces gentiment.

ANTOINE

C'est vrai, je suis taquin. Et parfois maladroit. Je veux dire "je t'aime" mais ça sort en vanne. Ou en pic pas drôle. Tu sais bien que c'est ma grammaire émotionnelle.

Tu pourrais écrire un manuel : *Décoder l'affection chez Antoine Vandromme*, édition familiale et légèrement ironique.

FRANÇOISE

Et le chapitre sur le sommeil ? Tu y penses ?

ANTOINE

Ah, le sommeil. Notre grande religion mère - fils !

C'est toi qui m'as initié à cette foi inébranlable. Chez nous deux, la mélatonine est une valeur morale.

Aujourd'hui, je suis devenu plus rigide que toi. Je programme les soirées autour de l'heure du coucher. Je calcule en heures de récupération. Si quelqu'un commence un film à 22h, j'ai un frisson.

Marion se moque. Les filles soupirent. Mais je tiens bon. Parce que j'ai appris très tôt que dormir, c'est déjà se soigner. Et aussi parce que ça me rassure. Le sommeil, c'est mon abri lorsque je dois être performant (souvent !).

FRANÇOISE

Tu étais déjà comme ça petit. Mais je faisais semblant de ne rien voir quand tu traînais un peu pour finir ton livre ou regarder le résumé du Dakar.

ANTOINE

Tu ne surveillais pas. Tu veillais. Tu étais là, sans bruit. Et aujourd'hui encore, c'est comme ça que tu existes dans ma vie. Tu n'interromps rien. Mais tu es là.

2. Tu crois que je t'ai assez regardé, quand tu étais enfant ?

FRANÇOISE

Tu étais un petit garçon tranquille. Enfin... en apparence.

Calme, mais intense. Tu pouvais passer des heures tout seul.

Et je me suis souvent demandé, après coup : est-ce que je t'ai assez regardé ? Est-ce que je t'ai assez vu ?

ANTOINE

Tu m'as vu, Maman.

Pas avec insistance, mais avec justesse.

Je crois que tu as toujours compris que j'étais bien, seul.

Pas malheureux. Pas isolé. Juste dans mes mondes.

Quand je construisais des véhicules en LEGO pendant des après-midi entiers, tu passais la tête discrètement dans la chambre.

Tu demandais si tout allait bien. Tu repartais. Et c'était parfait.

FRANÇOISE

Tu ne demandais pas grand-chose.

ANTOINE

J'avais tout.

Je me souviens des goûters pain-beurre-chocolat - les "Merveilles du Monde" - en rentrant de l'école.

On commentait les images d'animaux ensemble. C'était un de nos petits rituels.

Et puis il y avait les mercredis.

Le tennis, le foot, les anniversaires.

Tu étais toujours là. Présente, mais jamais pressante.

Tu gérais tout, sans t'imposer, sans stress. On n'était jamais en retard. Je veille à assurer ce confort pour mes filles les rares fois où c'est moi qui les véhicule. Ça vient de toi.

Je parlais avec ma Piwi Yamaha dans les chemins.

Tu ne paniquais pas. Tu savais que j'avais besoin de ça : cette liberté, cette autonomie, même à 7 ou 8 ans.

FRANÇOISE

Je crois que j'avais confiance en toi. Et en ton instinct.

ANTOINE

Et tu faisais bien. Parce que cette confiance-là, elle m'a construit.

Tu ne te rends peut-être pas compte, mais c'est dans ces années-là que tu m'as donné le goût de la liberté tranquille.

De l'indépendance qui n'exclut pas l'amour.

Tu m'as laissé créer. Tu m'as laissé rêver.

Et tu m'as laissé seul... mais jamais seul au monde.

FRANÇOISE

Ton père disait parfois que je te couvais trop.

ANTOINE

Tu ne couvais pas, tu accompagnais.

C'est drôle, parce que Papa, lui, je voulais le faire exister par mimétisme : la moto, le kart, la vitesse.

Avec toi, c'était plus naturel.

C'était une affection sans mise en scène.

On n'avait pas besoin de prouver. Juste d'être là.

FRANÇOISE

Et Julie ? Tu crois que j'étais trop avec elle ?

ANTOINE

Non. Julie avait besoin d'autre chose.

D'un lien plus fusionnel. Et tu as su le lui donner.

Moi, j'avais besoin d'espace. Et tu me l'as donné.

Je n'ai jamais été jaloux. Parce que je me sentais aimé autrement.

À ma façon. Dans mon monde à moi.

FRANÇOISE

Je n'ai pas toujours su si c'était assez.

ANTOINE

C'était assez. C'était même parfait.

Et aujourd'hui, quand je regarde Maora bricoler seule dans sa chambre, ou quand je vois Lou-Ana s'échapper dans son univers, je me surprends à faire comme toi : je passe la tête, je souris, je repars.

Tu vois ? Tu m'as transmis ta manière d'aimer.

Sans bruit, mais avec force.

Et il y a un autre souvenir, plus tardif, qui me revient souvent.

J'avais seize ou dix-sept ans. Une période un peu bancale.

Je venais de faire une erreur de jugement, liée à mon

permis moto 125, mais je crois que ce n'était qu'un prétexte.

Un point d'ébullition. En vérité, je me sentais dépassé, mal dans mes baskets, fragile.

Je me suis retrouvé assis sur mon lit, à Neauphle. Tu es entrée sans bruit.

Tu t'es assise. Tu m'as laissé pleurer.

Pas un chagrin d'enfant. Pas une colère d'ado. Juste un trop-plein.

Et tu n'as pas dit grand-chose, mais tu as trouvé les mots.

"C'est normal. Tu as le droit. Et ça va passer."

Je n'ai jamais oublié ce moment-là parce qu'il m'a appris qu'un homme pouvait pleurer.

Et qu'une mère pouvait être là, sans rien réparer, juste en tenant.

ANTOINE

Tu sais, Mamounette, tout n'était pas rose non plus.

Je ne t'en ai pas toujours parlé. Mais j'ai vu des choses.

Je me souviens de scènes à Préaux, même tout petit. Des cris, des silences...

Tu pleurais. Papa et toi vous disputiez souvent au rez-de-chaussée. Et moi, j'étais à l'étage.

Je ne comprenais pas tout, mais j'avais compris l'essentiel : que tu souffrais.

Je crois que c'est là que j'ai commencé à observer les adultes autrement. À vouloir être un autre type d'homme, plus tard.

Et j'ai vu en toi une forme de dignité silencieuse.

Pas de vengeance. Pas de cris en retour.

Juste un chagrin contenu, une force fragile.

Et ça, crois-moi, ça m'a formé bien plus que des leçons.

Et pourtant, au milieu de tout ça, tu gardais ta douceur. Mais aussi ton goût pour l'humour : Murielle Robin, Pierre Palmade, Raymond Devos ou Pierre Desproges. Je sais que tu te souviens m'entendre rire en lisant dans ma chambre « Le Prince de Motordu ». Tu m'as donné le goût du jeu de mot, du second degré, plus que l'humour potache...

Tu débarquais dans ma chambre avec ton fameux bisou ventouse sur la joue, celui qu'on ne pouvait pas rater.

Il y avait aussi tes lectures, des croyances un peu ésotériques sur le sommeil, le magnésium ou l'alignement des planètes. Peut-être que c'était un peu après que tu as développé une vraie curiosité pour les médecines alternatives. Moi, ça me rassurait toutes ces connaissances.

Tu étais là, entière. Avec tes manies. Et moi, je t'aimais comme ça.



3. Tu n'as jamais eu peur d'être un homme doux ?

FRANÇOISE

Mon Toine...

Tu n'as jamais eu peur d'être un homme doux ?

Je ne dis pas ça pour t'embêter. C'est une vraie question de mère. Parce qu'on félicite toujours les hommes d'être forts, rapides, solides... mais pas toujours d'être attentifs, ou sensibles. Et pourtant, tu as toujours été comme ça aussi.

ANTOINE

Je crois que j'ai longtemps cru que je devais être un autre type d'homme.

Pour plaire à Papa, je suis monté très tôt sur un kart. J'ai appris à aller vite, à dominer, à ne rien laisser transparaître. J'ai voulu lui ressembler. Au moins un peu.

Mais au fond, ce n'était pas moi. Du moins pas moi en entier car j'aime aussi la compétition.

Moi, je t'avais en tête. Ta manière de m'écouter sans couper. De poser ta voix au lieu de la hausser. De dire beaucoup... sans parler fort.

FRANÇOISE

Tu es très attaché à lui. Tu cherchais son regard.

ANTOINE

Et je le cherche encore. On se comprend mieux aujourd'hui. On s'entend bien.

Mais je me suis construit autrement. J'ai pris ce qu'il y avait à prendre en lui : l'énergie, la ténacité, l'intuition.

Et j'ai laissé ce que je ne voulais pas transmettre : le silence dur, le jugement sec, la peur d'exprimer.

Je t'ai vue souffrir en silence, Mamounette.

Et je crois que j'ai décidé très jeune que jamais la femme que j'aimerais ne vivrait ça avec moi.

Je n'ai pas voulu rejouer votre histoire. J'ai voulu faire mieux. Pas par revanche, mais par choix.

FRANÇOISE

Tu valorises Marion. Tu la regardes. Tu la portes. Je le vois.

ANTOINE

Et je l'admire. Elle est plus libre que moi, sur bien des choses. Plus directe. Plus puissante, parfois. Et c'est très bien comme ça.

Elle n'a pas besoin qu'on la protège. Elle a besoin qu'on la soutienne.

Tu as été la douceur tranquille, l'ombre protectrice. Elle est la lumière vive, la présence active.

Et mes filles, elles ont les deux modèles. C'est une chance.

FRANÇOISE

Et toi, tu es quel modèle pour elles ?

ANTOINE

Je ne sais pas. J'espère être un père qui écoute. Qui ne cache pas ce qu'il ressent. Qui ne croit pas qu'aimer c'est diriger.

Je n'élève presque jamais la voix. Pas parce que je suis mou — mais parce que j'ai appris que l'autorité n'a pas besoin de cris.

On m'a parfois reproché de ne pas être assez dur dans le travail. Mais je suis exigeant. Très. Avec moi-même d'abord. Avec mes filles, dans les valeurs et la discipline. Avec les équipes aussi. Mais je ne passe pas par la domination.

Je crois que ce que je transmets, c'est : "Tu peux être juste sans être brutal. Présent sans être envahissant. Sentimental sans être faible."

FRANÇOISE

Tu te vois comme un homme sentimental ?

ANTOINE

Oui. Et je l'assume. Même si ça m'a pris du temps.

J'ai parfois eu l'impression de manquer de charisme à côté de personnalités plus explosives. Plus conquérantes.

Mais ces gens-là, souvent, manquent d'écoute. Et l'écoute, c'est ma vraie force.

Tu m'as appris ça. À faire attention. À voir ce que les autres ne montrent pas. À entendre ce qu'ils ne disent pas.

Et c'est ce que je veux transmettre à mes filles. Ce n'est pas bruyant, mais c'est puissant.

FRANÇOISE

Je n'ai jamais été fière de toi pour ce que tu fais. Mais pour ce que tu es.

ANTOINE

Oui, tu me le fais comprendre souvent. c'est ce qui me tient debout.



Je ne cherche pas à être le père parfait, juste à être présent différemment. Dans l'écoute, dans l'attention. C'est peut-être ça, ma manière d'être un homme.

Quand je regarde mes filles grandir, je vois qu'elles ont cette sensibilité aussi. Cette capacité à s'arrêter, à observer, à comprendre les autres sans mots.

C'est une force tranquille, un don précieux dans ce monde qui va toujours trop vite.

Je leur apprend à respecter leurs émotions, à ne pas les cacher. À ne jamais se sentir diminuées par leur tendresse.



Tu sais ce que je trouve beau dans notre relation ? C'est qu'on n'a jamais eu besoin de forcer quoi que ce soit.

Tu m'as donné cette liberté d'être moi-même, sans jugement. Et aujourd'hui, j'essaie de faire la même chose avec mes filles.

C'est ça la vraie transmission : non pas imposer un modèle, mais créer un espace où l'autre peut devenir pleinement lui-même.

Et je crois que c'est ce que j'ai compris grâce à toi : l'amour véritable n'enferme pas, il libère.

4. Est-ce que je compte encore dans ta vie ?

ANTOINE

Il y a longtemps, je me suis dit : « Le jour où j'aurai fondé ma famille, je n'aurai plus besoin de ma mère. » J'y croyais. Sérieusement.

Et puis la vie m'a montré que ce n'était pas le même amour.

Celui d'une mère, ce n'est pas un amour qu'on mérite ou qu'on entretient. C'est un amour d'origine. Celui qu'on ne calcule pas, celui qui ne négocie rien. Celui qui reste là, même quand on pense ne plus en avoir besoin.

FRANÇOISE

Tu veux dire que tu as encore besoin de moi ?

ANTOINE

Oui. Et sans doute plus qu'avant. Avec Marion, je dois être aimant, mais aussi séduisant et rassurant. Avec mes filles, je dois être un père solide, exemplaire, protecteur. Mais avec toi, je peux juste... être moi. Pas besoin de jouer un rôle. Pas besoin de réfléchir à la manière de dire les choses.

FRANÇOISE

On m'a souvent dit qu'on se ressemblait beaucoup.

ANTOINE

C'est vrai. Déjà physiquement mais on a aussi les mêmes sensibilités, les mêmes silences pleins de mots. On partage un goût commun pour Led Zeppelin, Janis Joplin, les voyages, les langues. Et surtout la curiosité.

Je crois que c'est toi qui m'as ouvert au monde.

Et je ne parle pas juste de géographie, mais de la vie, des idées, de l'humain. De tout ce qu'on découvre quand on a une maman qui croit qu'un enfant peut penser, ressentir, rêver... dès tout petit.

FRANÇOISE

Tu sais, mon Toine... Je ne dis jamais ça à voix haute. Mais parfois je me demande :

"Est-ce que je compte encore pour lui ? Est-ce qu'il pense à moi quand il ne m'appelle pas ?"

Tu as ta vie, ta famille, ton entreprise, ton tour du monde en préparation. Moi, je suis là. Plus loin maintenant.

Alors je me fais petite. Comme toujours. Je me dis que je ne dois pas déranger.

ANTOINE

Tu ne me déranges jamais. Jamais.

Et oui, tu comptes. Chaque jour. Même quand je ne t'écris pas. Même quand je ne décroche pas. Tu es là.

Dans mes silences. Dans mes automatismes. Dans mes manières de parler à mes filles, de poser une main sur l'épaule, d'attendre qu'on soit prêt avant de dire ce que j'ai à dire.

FRANÇOISE

Mais je ne suis plus là, près de toi. Je ne garde plus tes filles. Je ne passe plus comme avant à Montfort.

Tu ne crois pas que la distance, avec le temps, crée une sorte de flou ?

ANTOINE

Elle crée une forme différente de présence.

Tu n'es plus là pour les petits gestes du quotidien, c'est vrai. Mais tu es là dans la structure.

Tu es ce que je consulte intérieurement quand je dois décider avec mon cœur. Tu es ce qui me retient parfois de répondre trop vite, ou de juger trop fort.

FRANÇOISE

Tu sais, j'ai parfois eu peur de devenir inutile.

Et puis j'ai changé de vie. J'ai quitté Montfort. Je suis partie au Lavandou.

Et je me dit : "Est-ce qu'il comprendra que je fais ça pour moi ? Pas contre eux."

Est-ce que tu l'as compris ?

ANTOINE

Oui. Et je l'ai admiré.

Ce départ, cette prise d'élan, cette affirmation tardive... je l'ai vécue comme un signal. Tu ne t'éteins pas. Tu t'allumes ailleurs.

Et moi, je suis fier de toi. Parce que tu t'es enfin autorisée à faire un choix pour toi.

FRANÇOISE

Tu crois que ta famille aura envie de venir, au Lavandou ?

ANTOINE

Je ne crois pas. J'en suis sûr.

J'aimerais que ta maison devienne notre port d'attache. Pas celle qu'on subit parce qu'il faut voir les grands-parents, mais celle où on vient se poser. Celle qui sent bon. Celle qui accueille.

Tu sais, Porto-Vecchio... c'est magnifique. Mais ce n'est pas vraiment chez toi. C'est encore trop marqué par Papa. Trop isolé. Trop chargé.

Le Lavandou, c'est toi. C'est l'eau, c'est la lumière. C'est accessible. C'est doux. C'est simple.

FRANÇOISE

Je ne veux pas être une charge. Ni une obligation.

ANTOINE

Tu ne l'as jamais été. Tu pourrais l'être davantage, même. J'aimerais que tu t'imposes un peu plus quand tu as envie de venir nous voir.

Invite les filles. Même si tu ne fais rien. Même si tu es fatiguée. Elles ont besoin de cette transmission.

Pas de grandes explications. Juste de ta présence. Ta manière de préparer le petit déjeuner. Ton humour discret. Ta façon de regarder sans juger.

FRANÇOISE

Tu crois qu'elles en ont envie?

ANTOINE

Je crois qu'elles ne savent pas encore à quel point elles ont de la chance.

Invite-les d'abord avec une copine ; elles sont autonomes, ce serait des vacances géniales pour elle, comme dans les teen movies comme « La Boom », et en sécurité au Lavandou me semble-t-il.

Et moi, je veux qu'elles découvrent ça avant qu'il ne soit trop tard, qu'elles aient quitté notre foyer.



5. Qu'est-ce que tu voudrais que je leur laisse, à tes filles ?

FRANÇOISE

Tu sais, parfois, je me demande ce qu'elles retiendront de moi, Lou-Ana et Maora.

Je ne suis pas une grand-mère très organisée. Je ne les prends pas souvent en vacances. Je n'ai pas les réflexes de Mamie gâteau. Et puis elles grandissent. Elles ont leurs vies.

Alors je me demande : "Qu'est-ce que je vais leur laisser, moi?"



ANTOINE

Tu leur laisses plus que tu ne crois.

Dans ce qu'elles ressentent quand elles sont avec toi.

Il y a un calme, une liberté, une légèreté qui n'existe pas ailleurs. Avec toi, elles peuvent être exactement comme elles sont. Tu n'attends rien. Tu accueilles.

FRANÇOISE

Mais tu sais bien que je me fais toute petite. Je ne veux pas empiéter sur votre quotidien.

ANTOINE

Et pourtant, c'est quand tu es là que tout respire.

Tu n'as jamais imposé. Mais tu as toujours inspiré.

Ce que je voudrais qu'elles gardent de toi, c'est ça :

La douceur qui n'a pas besoin d'autorité.

L'intelligence qui ne cherche pas à briller.

La curiosité sans prétention.

Et surtout, cette manière que tu as d'être attentive, sans jamais peser.

FRANÇOISE

Mais est-ce que ça leur parlera ? À des adolescentes d'aujourd'hui ?

ANTOINE

Pas tout de suite, peut-être.

Mais un jour, elles auront besoin d'un souvenir doux pour s'appuyer. D'un conseil silencieux. D'un modèle féminin qui ne soit pas leur Maman, différente.

Et ce jour-là, ce sera toi.

Pas pour leur dire quoi faire.

Mais pour leur rappeler qu'on peut exister profondément, sans forcément prendre toute la lumière.

FRANÇOISE

Tu es sûr qu'elles voient ça ?

ANTOINE

Je suis sûr qu'elles le sentent.

Et si elles l'oublient un jour, je leur rappellerai.

Parce que moi, je sais exactement ce que je veux transmettre d'elles à toi.

Pas seulement une photo dans un cadre. Mais ta manière d'aimer sans condition.

Et cette humanité simple que j'aimerais voir pousser chez elles.

FRANÇOISE

Je n'ai jamais voulu être une femme exceptionnelle.

J'ai juste essayé d'être là. Présente, discrète, à ma façon.

ANTOINE

Et c'est ce qui fait toute ta force.

Même dans ton rapport au monde du spectacle, tu es restée spectatrice éclairée.

Tu as été figurante parfois, curieuse toujours.

Tu as suivi Vivette dans ses aventures théâtrales avec des artistes connus.

Tu as accompagné Julie dans ses expériences plus récentes, sur scène, dans la lumière.

Mais toi, tu n'as jamais voulu y être. Ce qui t'attirait, c'était les coulisses. Les êtres derrière les apparences. L'émotion vraie, pas l'exposition.

Tu n'as pas cherché la reconnaissance. Tu as préféré l'émerveillement.

FRANÇOISE

Et Julie, elle a pris le relais autrement.

ANTOINE

Oui. Julie est entrée dans la lumière. Elle aime la scène, la voix, le public.

Et elle aussi, elle est un modèle pour Lou-Ana et Maora.

Un modèle vivant, créatif, un peu fou parfois. Et ça vient de toi aussi.

Tu leur as transmis à toutes les deux — Julie et moi — une sensibilité artistique. Une liberté intérieure. Une faculté à s'émouvoir.

Et aujourd'hui, elles, nos filles, reçoivent ce double héritage.

Il y a Julie, l'inspirée, la flamboyante, la vibrante.

Il y a toi, la profonde, la discrète, l'observatrice.

Et il y a Marion, leur maman. Leur repère, leur moteur, leur modèle principal.



6. Qu'est-ce que tu retiens de moi, vraiment ?

FRANÇOISE

Je ne sais pas si c'est le bon moment pour te demander ça... mais tant pis.

Qu'est-ce que tu retiens de moi, Antoine ? Vraiment.

Pas ce que tu dis aux autres. Pas ce que tu penses devoir dire.

Je parle de ce que tu gardes, là, en toi, quand tu penses à moi.

ANTOINE

Je retiens ta présence.

Pas les grandes démonstrations. Pas les discours.

Mais ta constance. Ta manière d'être là sans bruit. Ton élégance discrète.

Je retiens tes bisous ventouse sur la joue quand j'étais petit — bruyants, drôles, uniques.

Je retiens ta peau douce, ton odeur de lessive, ta façon de sourire sans parler.

Je retiens ta voix, calme, posée, quand tu m'aidais à faire mes devoirs de français.

Tu m'as transmis le goût des mots, sans me le dire. Juste en partageant, en écoutant.

Tu m'as donné le plaisir de réfléchir, de formuler, de débattre, la diplomatie. C'est précieux.

FRANÇOISE

Tu crois que j'ai vraiment compté dans ce que tu es devenu ?

ANTOINE

Tu as compté dans ce que je suis devenu... mais aussi dans ce que je suis resté.

Tu m'as permis d'être sentimental sans avoir honte.

Tu m'as appris qu'on peut être exigeant et doux. Présent et discret. Fort sans être dominant.

Tu m'as donné le goût de l'écoute, de la justesse, de l'attention à l'autre.

Papa m'a transmis autre chose : l'énergie, le goût du défi, l'esprit de compétition.

Mais sans toi, ce mélange aurait pu devenir étouffant. Trop tranchant. Trop dur.

C'est toi qui as équilibré.

Tu as rendu mon ambition supportable pour les autres.

Tu as mis de l'humanité là où il aurait pu n'y avoir que de la performance.

FRANÇOISE

Et pourtant, j'ai souvent eu l'impression d'être en retrait. D'avoir laissé la place.

ANTOINE

Tu n'as pas laissé la place. Tu l'as dessinée.

Tu n'as pas élevé la voix. Mais tu m'as élevé, dans le vrai sens du mot.

Et tu sais... tout ça, je ne l'ai pas compris tout de suite.

Quand on se voyait souvent, à Montfort, c'était plus quotidien, plus mécanique. Il y avait la proximité, mais moins de profondeur.

Depuis que nous avons déménagé à Lille et surtout depuis que tu es au Lavandou, tout a changé.

On se parle autrement. Nos échanges sont plus sincères. Moins interrompus. Plus adultes, peut-être.

Et c'est avec cette distance-là, paradoxalement, que je me suis rapproché de toi.

C'est là que j'ai mesuré ce que tu étais. Ce que tu m'as transmis. Ce que je te dois.

FRANÇOISE

Tu ne me dois rien, tu sais.

7. Et si je n'étais plus là ?

FRANÇOISE

Je ne veux pas qu'on parle de ça trop longtemps. Mais... je pense que toutes les mères s'interrogent, un jour ou l'autre :

"Et s'il fallait partir... qu'est-ce qu'il resterait ?"

Tu crois que tu saurais quoi faire ? Tu crois que tu porterais encore quelque chose de moi ?

ANTOINE

Je ne crois pas, Mamounette. Je le sais. Si tu n'étais plus là, je continuerais à te parler, intérieurement.

Tu serais encore présente dans mes choix.

Je me demanderais : "Qu'est-ce qu'elle m'aurait dit ? Est-ce qu'elle aurait compris ? Est-ce qu'elle aurait souri ?"

Et je pense que je t'entendrais.

FRANÇOISE

Je n'ai pas été très organisée, tu sais. Je n'ai pas laissé de consignes. Pas de cahier, pas de rituel. Pas de recettes de famille à transmettre. Rien de très solide à léguer.

ANTOINE

Et pourtant, c'est toi qui as laissé le plus solide.

Tu n'as pas transmis des objets. Tu as transmis des attitudes. Des présences. Une façon d'être au monde.

Je sais exactement ce que je voudrais que Lou-Ana et Maora gardent de toi.

Ta manière de rassurer sans étouffer.

Ta douceur sans dépendance.

Ta fidélité sans exigence.

Je veux leur apprendre que c'est possible d'aimer comme tu aimes : sans conditions, sans mise en scène.

FRANÇOISE

Et Julie ? Tu crois qu'elle s'en remettrait ?

ANTOINE

Julie... Je crois qu'elle mettrait du temps.

Parce qu'elle est très liée à toi. Vous êtes devenues, avec le temps, comme deux sœurs.

Mais justement, c'est pour elle aussi que je porterais ta mémoire.

Je crois que j'aurais un rôle à jouer pour qu'elle ne se sente pas seule, ou orpheline de repères.

Tu es sa béquille depuis trente ans.

Alors si tu n'étais plus là, je serais là pour elle. Je ferais ce que tu aurais fait: écouter, calmer, encourager.

Pas comme toi, bien sûr. Mais en pensant très fort à toi.

FRANÇOISE

Et pour ta famille ? Tu crois que Marion et les filles auraient envie qu'on parle encore de moi ?

ANTOINE

Pas seulement envie. Je pense qu'elles t'évoqueraient spontanément.

Pas dans les grands discours. Mais dans les gestes.

Quand Maora prendra un livre un peu ancien et dira "ça, c'est un truc de Mamoune",

quand Lou-Ana te citera dans une conversation — sans le dire comme une citation, mais parce que c'est devenu un réflexe,

quand Marion me dira "elle aurait adoré cette robe" ou "elle t'aurait dit d'aller te coucher"...

Tu seras là.

Je pense aussi à des choses toutes bêtes.

Quand on mettra une musique de ta playlist.

Quand on rigolera d'un mot un peu décalé, un jeu de mots qui t'aurait fait rire, une expression qui n'existe que dans ta bouche (*Nobody veut du fromage ?*).

Quand on marchera pieds nus à la maison parce que tu disais toujours que c'était bon pour l'ancrage...

Tu vois ? Tu continueras. Pas comme un fantôme. Comme un fil. Une présence diffuse, mais réelle.

FRANÇOISE

Tu crois qu'on oublie, avec le temps ?

ANTOINE

On oublie ce qui n'était pas vivant. Mais toi...

Tu es dans nos vies non pas comme une idée, mais comme un confort. Comme un sourire. Une respiration.

Alors non, on ne t'oubliera pas. Parce que tu fais partie de l'air qu'on respire.



8. Mamounette...

Mamounette...

Je crois qu'il y a quelque chose que je ne t'ai jamais vraiment dit. Pas parce que c'était difficile. Pas parce que c'était douloureux. Mais peut-être parce que je croyais que c'était évident.

Et pourtant, maintenant que je te parle comme ça, noir sur blanc, je ressens le besoin de le formuler.

Je te dois une grande partie de mon bonheur.

Tu ne m'as pas appris à réussir, tu m'as appris à respirer. Tu ne m'as pas demandé d'être le meilleur, tu m'as appris à être aligné. Tu ne m'as jamais poussé... mais tu m'as toujours soutenu. Et tu ne m'as jamais jugé, même dans mes périodes les plus idiotes.

Tu as été là, dans l'ombre. Dans la nuance. Dans la présence discrète. Et cette forme de maternité, je l'ai longtemps prise pour acquise. Mais aujourd'hui, avec un peu plus de recul — de maturité peut-être — je mesure tout ce que tu as semé. Et je vois tout ce que j'ai bâti, grâce à ce socle-là.

Tu as été une mère libre, douce, cultivée, curieuse, un peu lunaire parfois, toujours bienveillante. Tu n'as jamais cherché à être parfaite. Mais tu as été exacte. Exacte dans ta manière de m'aimer.

Et si je devais résumer ce que je ressens en une phrase — juste une — ce serait celle-là :

Je suis fier d'être ton fils.

Et je suis fier que tu sois ma mère.



[Encart bonus] – Mamounette en 11 morceaux

Une playlist, ce n'est jamais juste une suite de chansons. C'est un autoportrait involontaire. Une manière de dire "je suis là" en musique.

Voici la sienne. La bande-son intime de Françoise Vandromme.

Onze morceaux pour raconter une femme discrète et vibrante.



1. Don't Worry Be Happy – Bobby McFerrin (1988)

La devise officieuse de Mamounette.

Une philosophie souriante, un petit mantra sifflé dans la cuisine. Elle l'aime parce qu'il désamorçe tout, sans jamais nier la profondeur.



2. The Best – Tina Turner (1989)

L'énergie brute, le feu contenu dans une voix.

Elle ne crie pas, mais elle avance. Ce morceau, c'est sa force douce. Une force de femme qu'elle a toujours portée sans tambour.



3. Résiste – France Gall (1981)

Un hymne intérieur.

Elle l'écoute comme on écoute une injonction bienveillante. Ce n'est pas un cri de guerre, c'est un appel à rester soi, toujours.



4. Via Con Me – Paolo Conte (1981)

L'absurde joyeux, le jazz italien en claquettes.

Ce morceau, c'est sa fantaisie discrète. Son goût pour les décalés élégants. On l'imagine sourire dès la première note.



5. Start Me Up – The Rolling Stones (1981)

L'élan vintage, le démarrage d'une époque.

C'est sa petite révolte rock, celle qu'elle écoute encore fort en voiture. Peut-être la Golf GTI rouge, tiens.



6. Mercedes Benz – Janis Joplin (1970)

La liberté incarnée, brute et sans artifice.

Un morceau qu'elle fredonne parfois, comme un petit acte de résistance contre le matérialisme.



7. Quand la musique est bonne – Jean-Jacques Goldman (1982)

Une évidence. C'est le fil rouge émotionnel de plusieurs générations. Une chanson simple, comme elle les aime. Directe au cœur.



8. Everybody Needs Somebody To Love – The Blues Brothers (1980)

Le groove culte, les lunettes noires, l'énergie contagieuse. Ce morceau la fait danser intérieurement. Il résume ce qu'elle croit : on a tous besoin d'aimer, et d'être aimés.

Et moi ? Je l'écoute.

Pas pour me souvenir. Pour la retrouver.

Parce qu'elle est là, entre deux refrains.

Et que mes filles, un jour, danseront peut-être sur ces morceaux-là, sans savoir qu'elles tiennent quelque chose de leur Mamounette.



9. Respect – Aretha Franklin (1967)

Une revendication tranquille. Ce n'est pas son style de taper du poing sur la table. Mais cette chanson lui rappelle qu'on peut exiger... sans crier.



10. Rockollection – Laurent Voulzy (1977)

Le patchwork générationnel. Elle aime ce côté pot-pourri sentimental. Une promenade dans ses années à elle, un tube aux fenêtres ouvertes.



11. La groupie du pianiste – Michel Berger (1980)

L'amour de l'art sans égo. Elle n'a jamais voulu être en haut de l'affiche, mais elle a toujours aimé les artistes, les marges, les coulisses. C'est Julie qui a pris le relais, mais la source... c'est elle.

Ecrit en Avril / Mai 2025

